

Anthropologie et Sociétés



HAERINGER Anne-Sophie et Jean-Louis TORNATORE (dir.), 2022, *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine*. Nancy, Arbre bleu éditions, 192 p.

Sabrina Doyon

Volume 47, Number 1, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105544ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105544ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Doyon, S. (2023). Review of [HAERINGER Anne-Sophie et Jean-Louis TORNATORE (dir.), 2022, *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine*. Nancy, Arbre bleu éditions, 192 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 47(1), 232–234.
<https://doi.org/10.7202/1105544ar>

La force de cet ouvrage réside dans le fait qu'il met en lumière et permet de saisir le caractère ambivalent des rapports aux ruines, entre « fierté patrimoniale et inconfort (méta)physique » (p. 14). À travers ses diverses contributions, il rappelle également que le patrimoine, plus qu'un objet du passé, est un processus qui s'inscrit dans le présent. Bien qu'elles s'adressent principalement à un lectorat universitaire et qu'elles soient écrites dans un style académique traditionnel, à l'exception de celle de Philippe Erikson qui adopte un ton plus narratif, ces contributions demeurent accessibles et se lisent agréablement. Il aurait néanmoins été apprécié que les éditeurs fassent preuve de plus d'audace dans leur volonté, exprimée en introduction, de « décoloniser » l'étude de ces rapports. Une longue familiarité avec les communautés autochtones locales et la mise en exergue de perspectives qui leur sont propres ne justifient pas l'absence — tant parmi ceux réunis que ceux cités en bibliographie — d'auteurs issus de ces communautés, qu'elles soient maya, yanessa, aymara ou autres. Des considérations plus ancrées dans les récents débats sur l'influence des chercheurs dans la construction et la marchandisation du patrimoine, ainsi que les (en)jeux de pouvoir qui s'y expriment auraient aussi donné à l'ouvrage une plus grande portée. Il reste néanmoins un apport stimulant à la compréhension des conceptions « patrimoniales » autres que celles occidentales et saura intéresser autant les acteurs impliqués dans l'étude, la conservation et la valorisation des vestiges de l'aire géographique considérée que ceux œuvrant dans les régions voisines.

Céline Gillot
Département d'anthropologie
Université McMaster, Hamilton (Ontario), Canada

HAERINGER Anne-Sophie et Jean-Louis TORNATORE (dir.), 2022, *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine*. Nancy, Arbre bleu éditions, 192 p.

L'ouvrage collectif *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine*, sous la direction de la sociologue Anne-Sophie Haeringer et de l'anthropologue Jean-Louis Tornatore, est la compilation de conférences tenues en 2015 dans le cadre de journées d'étude à l'Université de Bourgogne cherchant à mettre en dialogue les concepts de patrimoine et d'anthropocène, afin d'en examiner le potentiel heuristique pour ces domaines de recherche. S'appuyant sur une perspective critique de l'anthropocène, qui désigne pour les directeurs à la fois les problèmes environnementaux que cette époque charrie et la désignation fallacieuse de leur cause, dans le discours dominant, à un « anthropos » universel, l'objectif de ce livre est plus particulièrement de réfléchir aux différentes formes dans lesquelles peut s'incarner l'idée de patrimoine, « [...] sauvegarde, préservation, attachement, viatiques, sélection, responsabilité, héritage, transmission, richesse, etc. [...] » (p. 14), à l'aune d'un monde qui se propose comme radicalement différent. Par le truchement de la paire réflexive constituée du patrimoine et de l'anthropocène, encore peu étudiée comme nous l'indiquent les

directeurs, le livre propose des pistes pour éclairer les enjeux relatifs à la matérialité (objets, lieux, infrastructures) que nos sociétés créent et légueront dans le contexte des catastrophes appréhendées et de l'avenir de ce dont nous avons déjà hérité. La question du temps irrigue cet ouvrage et amène à reconsidérer les thèmes de la transmission par-delà nos « restes humains ».

Le livre propose des contributions de nature variée : études de cas, essais et analyses plus théoriques. Les perspectives que ces contributions présentent sur le patrimoine et l'anthropocène sont très diversifiées et ne suivent pas une ligne directrice. C'est ce dont se réclament les directeurs, soulignant qu'ils n'ont pas souhaité imposer de définitions ni de cadre normatif de ces deux concepts. Ils proposent plutôt une approche qui prend en compte « [...] des mécanismes, des fonctions et fonctionnements, des agencements relevant de la relation au passé, à la culture, au temps, aux autres qu'humains, aux existants, toutes entités dont la qualification anthropocénique ou plutôt le problème-anthropocène a révélé l'importance » (p. 26). Cependant, cette approche aurait certainement pu être mise en avant tout en proposant une grille commune quant aux notions de patrimoine et d'anthropocène qui aurait permis une contribution plus systématique du livre sur ces thèmes.

En plus de l'introduction et de la conclusion, le livre se compose de six chapitres qui constituent un ensemble très hétéroclite. Les directeurs soulignent que ce ne sont pas toutes les conférences tenues lors de l'événement de 2015 qui ont été retenues pour l'ouvrage, ce qui contribue probablement à cet effet. Les auteurs, anthropologues, sociologues et historiens proposent des textes de taille variable (entre 15 et 40 pages), et leurs contributions se positionnent dans des cadres de référence théoriques, conceptuels, ethnographiques (toutes européennes) et méthodologiques très différents. Certaines contributions documentent un cas « patrimonial » en y attachant une réflexion conclusive sur l'anthropocène (chapitres 1 et 2), d'autres réfléchissent plus directement à ce concept, notamment par le biais d'une perspective d'ontologie politique, en interrogeant la manière de « faire des mondes » (chapitres 3, 4 et 6).

Le chapitre 1 (Jarrige) pose un regard sur l'histoire de l'énergie animale par le truchement des équipements (machines à molette, équipements à manège) qui étaient employés pour la mobiliser. La mise au jour de cette histoire permet d'éclairer les causes de son abandon puis de sa récente remontée en popularité — d'abord en réaction aux chocs pétroliers, puis portée par les mouvements environnementalistes et le regain d'intérêt pour le patrimoine rural — et des critiques qu'elles soulèvent, nous invitant à une réflexion très à propos sur l'énergie et l'anthropocène. Le chapitre 2 (Aebi et Hertz) propose une analyse originale des politiques nationales et européennes du patrimoine naturel à l'aune des menaces que font planer des espèces envahissantes sur les châtaigniers d'Europe, dont la prolifération est favorisée par l'anthropocène. Les auteurs examinent plus particulièrement des mobilisations citoyennes autour de leur protection. Les autres contributions sortent des balises plus classiques auxquelles nous sommes habitués dans ce type d'ouvrage pour proposer des exercices qui mobilisent notamment des fictions et des analyses d'extraits de documentaires et de téléjournaux dans une approche réflexive (chapitres 4 et 5). Ceci peut surprendre, compte tenu de la facture du livre, mais en constitue finalement une originalité dans la forme qui aurait pu être mise davantage en exergue et mobilisée comme source de réflexion en soi pour repenser le patrimoine et l'anthropocène.

Le livre se révèle être un objet unique et original, mais peine à répondre à son objectif premier, ne cernant pas clairement quelles contributions précises la mise en dialogue des concepts de patrimoine et d'anthropocène a pu faire jaillir. Il intéressera les chercheurs mobilisés par les questions de patrimoine et pourra attirer l'attention de ceux qui s'intéressent aux formes moins conventionnelles de rédaction scientifique.

Sabrina Doyon
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

LAMOTTE Martin, 2022, *Au-delà du crime. Ethnographie d'un gang transnational*. Paris, CNRS Éditions, coll. « Logiques du désordre », 328 p.

Le terme *gang* évoque généralement une organisation criminelle où violence et drogue sont omniprésentes. Alors, qui sont les *Ñetas* ? Dans cet ouvrage qui compte dix chapitres, l'anthropologue Martin Lamotte, chargé de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), dévoile une ethnographie et une immersion chez les *Ñetas* étalées sur quatre ans (de 2011 à 2015). Avec ce travail, il souhaite comprendre comment un « gang criminel » comme celui des *Ñetas* peut aussi nous aider à mieux saisir nos sociétés contemporaines. Plusieurs histoires circulent autour du mot *Ñetas* ; il pourrait s'agir du diminutif de *puñeta*, une insulte utilisée dans les prisons portoricaines. Tout au long de son ouvrage, l'auteur dévoile différentes facettes des *Ñetas*, celles d'un groupe violent de bandits sociaux, d'un groupe aux ramifications internationales et de son déclin. Entre 1990 et 2000, les *Ñetas* furent considérés comme l'un des gangs les plus violents de New York. Cependant, une grande majorité des membres refusent cette étiquette de « gang » et préfèrent être vus comme une association de défense des droits.

L'histoire particulière des *Ñetas*, appelés aussi *La Asociación*, a pour point de départ les prisons portoricaines. En 1981, l'assassinat du leader charismatique dans la prison fédérale de Oso Blanco (Porto Rico) marqua la naissance de *La Asociación*. Avec les différentes vagues d'immigration de Portoricains aux États-Unis et la politique de « tolérance zéro » dans les années 90 à New York, le groupe s'implante dans le système carcéral à partir de Rikers Island. Il sera catégorisé comme un « gang de rue » par les autorités. Des prisons portoricaines au South Bronx à New York, de Madrid à Barcelone en Espagne jusqu'à Guayaquil en Équateur, en passant par l'Italie et le Chili, l'auteur nous présente un point de vue inédit sur une organisation dite « criminelle ».

En automne 2011, après plusieurs rencontres avec Bebo (travailleur social dans le South Bronx et ancien chef du gang), Lamotte a réussi à le convaincre d'organiser une rencontre avec des membres actifs des *Ñetas*. Après de longues négociations, un premier contact a lieu en décembre 2011 avec deux membres du groupe. À la suite de cette prise de contact où Lamotte a pu présenter son projet, une entrevue est organisée avec le chef des